

DE LA GEOGRAPHIE URBAINE ET DE L'  
URBANISME

---

Ph. HAERINGER

Le moins qu'on puisse dire, je crois, est que l'espace urbain n'est pas au nombre des champs d'investigation majeurs de la géographie traditionnelle, non qu'il fut ignoré autrefois, mais il semble que depuis peu de temps, depuis la guerre et depuis dix ans surtout, aux yeux des géographes comme aux yeux des autres observateurs de la société, il apparaisse non plus comme une aimable curiosité mais comme un sujet grave. La géographie de l'espace urbain (il ne s'agit pas de la géographie urbaine qui englobe bien autre chose) est donc une chose assez neuve et peu affirmée. Passé le stade de la description, où malgré tout un certain nombre de concepts ont été dégagés, elle est encore fort peu maîtrisée, sa finalité même est loin d'être clairement perçue par ceux qui s'en prévalent.

Or, de façon quasiment contemporaine à cet intérêt renouvelé de la géographie pour l'espace urbain, une véritable mobilisation des esprits s'est opérée autour de l'idée d'aménagement urbain, suscitant des vocations au sein de disciplines très variées. Au fond, géographes et non-géographes répondaient au même appel, subissaient ensemble l'émergence d'un nouveau domaine crucial de notre société actuelle et future.

Donc, une convergence d'intérêt s'est opérée autour d'une notion qui est traditionnellement l'affaire du géographe : l'espace. Et la bannière qui s'est imposée à cette occasion n'est pas tant, vous en conviendrez, celle de la géographie urbaine que celle d'un nouveau venu sur l'échiquier des sciences sociales : l'urbanisme.

Certes, l'urbanisme est d'abord un champ d'action. Mais, quelquefois sous le vocable de "science urbaine", il cherche de plus en plus à se fonder sur la recherche et, bien qu'avec certaines difficultés, fait son entrée à l'université.

Il y a peu de temps encore, et dans une certaine mesure cela

reste la situation actuelle, le géographe urbain pouvait et peut encore, face aux praticiens qu'ils soient administrateurs ou techniciens, se situer comme étant le tenant d'une discipline universitaire précisément consacrée aux relations de l'homme avec l'espace. A lui revenait donc la tâche d'enregistrer faits et situations, de tirer enseignement de leur rapprochement, de conceptualiser la connaissance acquise.

Ce partage des rôles, trop idéal pour qu'il ait pu jamais fonctionner réellement, est déjà depuis longtemps embrouillé par le fait que des équipes pluridisciplinaires se sont constituées en bureaux d'étude autour ou aux côtés de maîtres d'oeuvre. Ces équipes réunissant non seulement des techniciens chargés de dresser des plans mais aussi des spécialistes de sciences sociales chargés d'instruire les dossiers, une certaine concurrence commença de se dessiner entre la recherche universitaire et cette recherche-là.

Pour le géographe, cette concurrence revêt un double aspect selon qu'il se situe hors de ces équipes ou au sein de celles-ci, où il est assez souvent admis.

Hors de ces équipes, il semble qu'il parvienne à justifier ses efforts mieux que lorsqu'il s'y trouve intégré. En effet, représentants des sciences humaines ou pas, tous les membres d'un bureau d'étude pluridisciplinaire ayant mission d'urbanisme se trouvent confrontés de façon étroite et permanente à des programmes d'action précis, avec notamment des échéanciers contraignants et un cadre spatial limité. Au contraire, le chercheur universitaire ou para-universitaire, voué essentiellement à la recherche fondamentale, a tout loisir de mettre au point des techniques d'observation et des modèles d'analyse nouveaux, de confronter les terrains, bref d'élaborer une science ou tout au moins un champ de connaissance.

Quand, à l'inverse, le géographe oeuvre au sein d'une équipe pluridisciplinaire consacrée à l'aménagement urbain, c'est pour se rendre compte qu'il n'est pas seul à vouloir analyser l'espace. Les économistes les sociologues et même, de plus en plus, les représentants des disciplines praticiennes eux-mêmes, rivalisent avec lui de "sensibilité" à l'espace.

Or il ne semble pas assuré que, dans le cas précis de l'aménagement

urbain, la recherche géographique parvient à préserver son caractère spécifique autrement que par un état d'esprit qu'il n'est pas facile de définir. Le milieu naturel qui, traditionnellement, caractérise son espace à lui, lui fait, dans ce cas précis, défaut, ou tout au moins n'intervient plus que de façon subsidiaire et sous un jour plutôt technique qui en fait surtout l'affaire des ingénieurs hydrauliciens ou des ponts et chaussées.

Cet inconfort scientifique ne serait pas très préoccupant s'il était circonscrit au domaine de l'action. Ce rassemblement de divers corps de métier et de diverses disciplines scientifiques autour de la notion d'espace devrait même être de nature à réjouir le géographe en même temps qu'il lui donne l'occasion de se frotter au concret. Mais cet équilibre qui en était encore à se chercher est à son tour, depuis peu, remis en question d'une façon qui pourrait être radicale. La pluridisciplinarité, en matière d'urbanisme, apparaît de moins en moins comme la panacée que l'on croyait, depuis les années 30, y trouver. En Amérique comme en Europe, elle ne semble pas avoir permis un échange en profondeur entre les disciplines, mais paraît plutôt avoir favorisé ou perpétué une parcellisation des connaissances, une juxtaposition de morceaux mal soudés (1).

Ce constat put être fait aussi bien au niveau des bureaux d'étude que dans le cadre de l'enseignement. Si des instituts d'urbanisme fonctionnent en effet, depuis un certain temps, des deux côtés de l'Atlantique et sans doute ailleurs, l'enseignement qui y est délivré est toujours le fait, pour l'essentiel, de spécialistes de divers horizons qui n'y consacrent qu'une partie de leur temps sans parvenir toujours à une confrontation véritable de leurs points de vue.

C'est ce qui amène à penser un peu partout qu'il conviendrait de tendre à une autonomie de la pensée urbanistique, de ne plus la concevoir comme un simple carrefour mais comme un pôle, en somme de considérer l'urbanisme comme un domaine spécifique dans l'éventail des sciences sociales en dépit de sa vocation à rester à l'écoute des autres sciences de l'homme (2).

Une objection, pourtant, vient à l'esprit d'autant plus facilement que certains événements, notamment français, l'étayent (3). L'acte comme la

(1) Cf. les analyses de William Alonso (Massachusetts Institute of Technology) notamment devant la Regional Science Association, et J. Dreyfus dans "La vie urbaine" (revue de l'Institut d'Urbanisme de Paris) n° 2, 1971, introduisant un article de W. Alonso intitulé : "Au delà de l'approche interdisciplinaire de la planification". Cf. aussi plusieurs articles publiés dans le "Journal of the American Institute of Planners".

(2) Cf. l'éditorial de R. de Caumont dans "La Vie Urbaine" n° 1 - 1971.

(3) Fermeture, à deux reprises depuis 1968, de l'Institut d'urbanisme de Paris.

pensée urbanistiques revêtent presque toujours une telle signification politique qu'on peut se demander s'ils peuvent vraiment donner matière à une discipline scientifique. Il est certain que, plus encore que la sociologie et la philosophie, parce que plus proche des préoccupations quotidiennes, l'urbanisme trouvera de nombreux obstacles dans beaucoup de pays à s'imposer et à se maintenir dans les universités. Mais que l'urbanisme soit de nature à mettre en cause les fondements mêmes de la société ne devrait pas empêcher, bien au contraire, de le considérer comme une matière universitaire. Le problème se réduit sans doute à la nécessité de trouver une forme d'enseignement adéquate, favorisant une grande liberté d'expression tout en préservant les conditions d'une efficacité suffisante (1).

Donc, si l'urbanisme ou, disons, une science urbaine quel que soit le nom qu'on lui donnera, parvient à s'imposer comme un tout, quelle doit être l'attitude du géographe ?

C'est un signe des temps, semble-t-il, que, parallèlement à l'émiettement des disciplines, des regroupements s'effectuent autour de champ d'action de premier ordre soulevant des problèmes scientifiques de diverses natures (2). C'est ainsi qu'est née l'agronomie. L'environnement ou l'aménagement régional sont en train d'émerger de la même façon. Ce que je viens de dire s'appliquerait d'ailleurs aussi bien à ces deux derniers domaines.

Sans se saborder, la géographie doit-elle se limiter peu à peu à un rôle de science de référence comme la botanique l'est à l'agronomie, et le géographe tourné vers la géographie active devenir un aménagiste, un spécialiste de l'environnement ou un urbaniste ? Ou bien le chercheur géographe engagé sur le terrain urbain doit-il à tout prix préserver son identité de géographe au risque d'agir à contre-courant ?

Il y aurait lieu, bien sûr, de nuancer longuement l'énoncé de cette question. J'ajouterai seulement qu'il n'est pas question de nier l'originalité actuelle de l'apport de la géographie urbaine. Le géographe est à la fois le seul à axer toute son interrogation sur la notion d'espace et à garder le contact avec le quotidien, avec le détail obscur mais

---

(1) Cf. J. Dreyfus, "L'enseignement de l'urbanisme en question", La Vie Urbaine, n° 3, 1971.

(2) Cf. William Alonso et son concept de méta-discipline.

souvent essentiel. On doit lui reconnaître aussi une certaine ouverture aux autres disciplines. Mais il ne s'agit là que d'un état d'esprit qui pourrait bien être aussi celui de l'urbaniste de demain.

Pour enfoncer le clou tout à fait, je dirai encore ceci : toutes les sciences fondamentales sont issues d'une seule : la philosophie antique. A son tour et plus récemment, la géographie a contribué à la naissance d'un certain nombre de sciences comme la climatologie, l'hydrologie ou la démographie. D'elle pourrait continuer de se détacher d'autres sciences nouvelles sans qu'elle disparaisse pour autant. La philosophie continue d'exister en tant que discipline. La géographie pourrait se contenter plus tard de n'être plus qu'une réflexion sur l'ocumène s'appuyant sur les résultats des disciplines plus spécifiques qu'elle aura contribué à créer.

Bon, j'ai enfoncé le clou, mais peut être admettez-vous que j'ai une façon quelque peu optimiste d'enfoncer les clous, car, si mon analyse était juste, la géographie verrait la possibilité de s'affranchir de ses tourments actuels qui l'amènent à défendre pied à pied son territoire.

Haeringer Philippe (1972)

De la géographie urbaine et de l'urbanisme

In : Réunion annuelle des géographes. Paris : ORSTOM, 16-20

Réunion Annuelle des Géographes, Paris (FR), 1972/09/26-27